

La *multitude* : un nouveau sujet révolutionnaire ?

par Fabien Granjon*

Avec *Empire*, Michael Hardt et Antonio Negri proposent un cadre théorique général permettant d'analyser les nouvelles formes du pouvoir capitaliste, celui de la mondialisation des circuits de production et des échanges économiques et culturels qui s'édifie sur les cendres de la souveraineté étatique¹. La nouvelle normativité impériale est envisagée comme une souveraineté, sans frontière ni centre, qui n'est plus bâtie sur les forces centrifuges des États-nations. L'avènement de l'Empire entérine un nouvel ordre capitaliste, un nouveau pouvoir constituant qui s'accompagne notamment d'une mutation des processus dominants de production qui tendent à devenir de plus en plus immatériels. Pour Hardt et Negri, nous sommes donc les témoins privilégiés de l'exercice d'un nouveau pouvoir où la création des richesses repose de plus en plus sur un système de production investissant et régulant la production de la vie sociale dans son intégralité.

Si l'Empire s'avère une formidable entreprise de domination, il génère aussi en son sein, et c'est là un point central, les conditions de son propre dépassement : « *Quand nous parlons de subsumption réelle de la société sous le capital (c'est-à-dire de l'actualité du développement capitaliste), nous entendons certes la mercantilisation de la vie, la disparition de la valeur d'usage, la*

* Adresse de courriel : fabien.granjon@wanadoo.fr

¹ Ce texte reprend pour partie et actualise un article publié dans le n° 18 de la revue *ContreTemps* (Granjon, 2006).

*colonisation des formes de vie de la part du capital ; mais nous entendons aussi la construction d'une résistance à l'intérieur de ce nouvel horizon » (Negri, 2006a : 49). Car, paradoxalement, la régulation politique du marché global, visant au formatage direct des rapports de production par le capital, serait certes un système performant de coercition, mais elle n'aurait, en même temps, jamais été aussi fragile. Des résistances inédites et consubstantielles au développement des nouvelles formes impériales se font jour et posent « avec insistance le problème des nouvelles figures de la subjectivité, à la fois dans leur exploitation et dans leur potentiel révolutionnaire » (Hardt & Negri, 2000 : 55). Ce serait donc précisément sur les bases de ce processus de production biopolitique qui générerait par nature des relations coopératives que reposeraient aussi les possibilités d'une démocratie élargie (une nouvelle science de la démocratie) : « Le biopolitique est donc un contexte contradictoire dans/de la vie ; par sa définition même, il représente l'extension de la contradiction économique et politique sur tout le tissu social ; mais il représente aussi l'émergence de la singularisation des résistances dont il est en permanence traversé » (Negri, 2006a : 50). Cette nouvelle critique biopolitique, issue des contradictions structurelles de l'Empire et portée par les exploités du biopouvoir impérial, est désignée par le concept de *multitude*.*

Nouveau sujet politique (historique ?), la multitude, déterritorialisée et déterritorialisante, inclut potentiellement tous les individus qui, d'une manière ou d'une autre, sont soumis aux nouvelles formes du capital mondialisé. Les forces de l'Empire produiraient *de facto* une « nouvelle classe », de la même manière que le capitalisme industriel avait créé en son temps le prolétariat. La proposition est pour le moins attrayante, mais l'émergence de cette « nouvelle classe » laisse à bien des égards perplexe. La multitude est « le nom d'une immanence » nous dit Negri ; un ensemble de singularités non représentables, « une multiplicité incommensurable », agissante, toujours en mouvement ; une puissance. La multitude est en cela un projet politique en devenir « qui n'exprime

*pas seulement le désir d'un monde d'égalité et de liberté, [qui] ne revendique pas seulement une société démocratique globale, ouverte, [mais qui] se donne [également] les moyens de réaliser ce désir » (Hardt & Negri, 2004 : 5). La multitude ne saurait alors se confondre avec une identité ou à une uniformité. C'est une multiplicité de différences singulières « composée, en puissance, de toutes les différentes figures de la production sociale » (Ibid. : 9) dont les caractéristiques principales sont de s'organiser en réseaux, de rendre obsolètes les modèles traditionnels de l'activisme politique et d'engendrer du commun : « La multitude est faite des singularités agissant en commun » (Hardt & Negri, 2004 : 131). Ce que l'on doit entendre non seulement au sens où il n'y a pas de contradiction entre singularité et être-commun, mais plus encore au sens d'une coïncidence des singularités et du commun (Dardot, Laval & Mouhoud 2007 : 43). La multitude se compose de « subjectivités proliférantes » détentrices de savoir, une sorte de réseau *biopolitique* :*

Dans la mesure où la multitude n'est pas une identité comme le peuple, ni une uniformité comme les masses, ces différences internes doivent découvrir le commun qui leur permet de communiquer et d'agir ensemble. Le commun que nous avons en commun, en fait, n'est pas tant découvert qu'il est produit. (...) Nos façons de communiquer, de collaborer et de coopérer ne sont pas seulement fondées sur le commun, mais le produisent à leur tour, dans une spirale dynamique et expansive. Nous appelons production biopolitique ce modèle désormais dominant pour souligner le fait qu'il implique non seulement la production de biens matériels dans un sens strictement économique, mais aussi qu'il affecte et contribue à produire toutes les facettes de la vie sociale, qu'elles soient économiques, culturelles ou politiques » (Ibid.).

Biopouvoirs et biopolitique sont les deux faces d'une même pièce et « la lutte biopolitique est donc d'emblée assimilée à une lutte contre le capital en tant que ce dernier subsume

toute la société et toutes les sphères d'existence » (Dardot, Laval & Mouhoud, 2007 : 165).

Certaines des allégations de Hardt et Negri résonnent étrangement avec les théories libérales d'un Daniel Bell ou d'un Zbigniew Brzezinski qui, prêtant également attention aux évolutions des formes les plus avancées du capitalisme, relativisent l'importance de certaines figures centrales du pouvoir : « *Alors que la société préindustrielle était un jeu "contre la nature", l'industrielle, un jeu "contre la nature fabriquée", la société postindustrielle est un "jeu entre les personnes"* » (Mattelart, 2003 : 53-54). On retrouve sous les plumes de Hardt et Negri cette majoration théorique du « jeu entre les personnes » et de la *contestation créatrice*, contrepoint d'une perte annoncée de centralité d'acteurs collectifs tels que la classe, le peuple ou l'État-nation. Ils considèrent que c'est le capitalisme qui répond aux avancées de la critique sociale. La construction de l'Empire serait en ce sens « une victoire du prolétariat » marquant la fin de la mission historique de la classe ouvrière. Cette déqualification des acteurs historiques centraux est aussi problématique concernant le rôle des États qui demeurent des instances fortes du pouvoir, un tel état de fait ne pouvant être sans effets sur les objectifs de lutte de la multitude. La plupart du temps, l'attachement territorial détermine l'horizon d'action de la critique sociale qui, pour être efficace, doit s'accorder aux divers degrés des systèmes de pouvoir. À cet égard, il est insatisfaisant de considérer que le niveau d'action privilégié des mouvements sociaux devrait, pour l'essentiel, se situer à un échelon mondial. Les cadres des frontières et des découpages administratifs appellent nécessairement des déclinaisons fort variées de l'action contestataire, dont le niveau transnational n'est finalement qu'une des modalités. Si la critique, pour être efficace, doit être capable de se hisser à un niveau de généralité identique à celui de l'Empire, elle ne peut toutefois faire l'impasse sur des niveaux critiques intermédiaires qui se présentent comme autant de leviers possibles pour agir sur le nouveau pou-

voir capitaliste. Hardt et Negri semblent surtout avoir, comme modèle et référence de la mobilisation collective, les mouvements sociaux italiens des années 1970 et plus particulièrement les différentes formes de lutte sociale qu'a pu épouser le mouvement *autonome*. L'actualité de la critique sociale en France, en Europe ou en Amérique montre pourtant que les formes d'action collective plus culturelles, plus orientées vers la défense des exclus, etc., sont loin d'être hégémoniques et, surtout, ne se sont aucunement substituées à des formes de critique sociale plus centrées sur les contradictions capital/travail. Ce sont ces dernières qui, pour prendre l'exemple de la France, ont été à l'origine ces dernières années du renouveau évident de la conflictualité sociale (Kouvelakis, 2007). Hardt et Negri ont ainsi tendance à *mettre les marges au centre*, pour reprendre une formule d'Éric Alliez. De la même manière que l'Empire n'a plus d'extérieur, la multitude est une forme de critique sociale où il ne serait plus possible de distinguer ce qui est central de ce qui est périphérique. Et il ne s'agit pas simplement, comme le suggère Christian Laval, d'un geste salvateur de dépassement « des philosophies du gauchisme » et du léninisme, actant définitivement la perte de centralité de la classe ouvrière. Cela ressemble davantage à un érudit dérapage visant à dépasser le supposé manque de pertinence des antagonismes dialectiques propres à la lutte des classes, au profit d'une approche faisant la part belle aux *lignes de fuite*, aux *rhizomes*, aux *flux de désirs et de vie*, bref, à une « une politique du virtuel » (Dardot, Laval & Mouhoud 2007 : 149) censée être seule capable d'instaurer une réelle dynamique révolutionnaire.

La tendance à nier la possibilité d'un développement autonome du capitalisme fait donc de la multitude une force positive de la nouvelle critique sociale, mais elle ne nous renseigne que fort peu sur ses formes concrètes. Ses potentialités critiques sont évoquées, mais jamais démontrées. Ni les aspects tangibles du pouvoir de la nouvelle souveraineté capitaliste, ni les nouvelles modalités de la lutte sociale ne sont

abordées à partir de terrains empiriques. Spéculation sur les potentiels de dépassement du système capitaliste, la multitude comme nouveau sujet révolutionnaire peine à s'incarner dans une quelconque forme de résistance dont on pourrait cerner fermement les contours. Hardt et Negri oscillent entre deux axiomes : « *l'entrée dans la nouvelle ère des médiations ou la sortie de cette même ère* » (Mattelart, 2003 : 95). Le concept d'*Empire* qu'ils définissent comme nouveau régime d'accumulation du capital et nouvel ordre de production répond bien au premier axiome qui « *suppose que les médiations sont à ce point infinies et convoquent un tel éventail d'acteurs, que le technosystème mondial a atteint un tel niveau de complexité qu'il est acéphale...* » (*Ibid.*). Quant à la multitude, en tant que nouveau sujet politique, elle répond plutôt au principe d'une désintermédiation généralisée et instruit le procès de la centralité, de la territorialité, de la matérialité et du *peuple* en tant qu'acteur collectif souverain. Elle exprime la supposée désuétude des formes d'action collective qui sont celles qui caractérisent les luttes sociales et les répertoires d'action traditionnels, la souveraineté populaire ou le principe de délégation de la parole.

L'exemple le plus achevé du modèle démocratique qui soutend leurs propositions est celui d'un pouvoir constituant qui s'instituerait finalement par sa propre évidence et s'imposerait à tous, naturellement. La multitude serait ontologiquement porteuse d'un pouvoir politique démocratique qui émergerait directement de la mise en réseau généralisée du travail affectif des singularités et de leurs interactions. Cette vision est à la fois immanentiste et spontanéiste. La puissance de la multitude émerge quasi automatiquement des formes de coopération en réseau, des formes communautaires de travail et, dans le même mouvement, s'auto-institue en sujet politique. La multitude est paradoxalement décrite à la fois comme sujet social subordonné aux nouveaux modes de domination et comme sujet politique qui, de par sa nature même, posséderait organiquement la capacité de s'émanciper

quasi immédiatement de cette domination. Par essence, elle serait, *ex abrupto*, une puissance affirmative conduisant à l'émancipation. De fait, rien n'est dit sur la manière dont (dans le langage de Negri) la multitude de *chair* (l'être social déjà-là) se transforme en *corps* (le sujet politique – le passage de la classe *en soi* à la classe *pour soi* en somme) et quels sont les dynamiques positives susceptibles d'avoir un caractère réellement émancipateur. Il nous est juste dit que ce passage vers de nouvelles formes de vie est « orienté vers la plénitude de la vie », la liberté et la joie (Negri, 2006b)...

La multitude est ainsi « l'expression de la force du travail vivant », des « singularités créatives ». Quant au politique, il se déduit de l'organisation sociale de la production. Il en est directement dépendant et ne présente aucun caractère autonome. Il est le fruit immédiat des subjectivités, de la communication, des affects, du social et s'incarne dans des micro-pouvoirs qui n'ont plus grand-chose à voir avec la lutte de classes. La communication traverse les forces productives mais elle irrigue également la lutte biopolitique :

Lorsque les produits du travail ne sont pas des biens matériels, mais des relations sociales, il est clair que la production implique immédiatement une forme de production politique, la production de la société elle-même [...] Une société *open source* dont le code est révélé, permettant à tous de collaborer à la résolution de ses problèmes et de créer des programmes sociaux plus performants » (Hardt & Negri, 2004 : 382-385).

Réseau et logiciel libre sont ici mobilisés parce qu'ils appartiennent au paradigme du régime de production immatériel que Hardt et Negri (avec d'autres) entendent décrire. Mais l'on peut aussi voir le glissement sémantique des programmes informatiques aux programmes sociaux comme révélant, une fois encore, une proximité inattendue avec les principes d'*engineering social* des théories de la société de l'information. Dans un cas comme dans l'autre, le réseau et les TIC sont considérés comme le « corps général » du capital et, chez

Hardt et Negri, aussi de la multitude, lui conférant autonomie et puissance : « *La structure réticulaire constitue le modèle d'une organisation absolument démocratique qui correspond aux formes dominantes de la production économique et sociale, et qui représente aussi l'arme la plus puissante contre la structure du pouvoir en place* » (Ibid. : 385).

Pourtant, « *la communication comme terrain de lutte, comme "moyen de la mise en commun", voire comme outil de libération [...] ne va pas de soi* » (Dardot, Laval & Mouhoud 2007 : 176). Les références appuyées à un « modèle communicationnel » des rapports de production, aux TIC, au réseau et à la coopération ont tout, ici, de nouveaux fétiches faisant du potentiel émancipatoire de la multitude une nouvelle mythologie. De fait, la réalité empirique du concept peine à sortir du cabinet philosophique et l'on devine assez mal la manière dont la multitude pourrait être vraiment capable de modifier les structures de domination des sociétés capitalistes avancées.

Bibliographie

- Dardot P., Laval C. & Mouhoud E. M. (2007), *Sauver Marx ? Empire, multitude, travail immatériel*, Paris, La Découverte.
- Granjon F. (2006), « Mythologies des multitudes et du post-médiatisme », *ContreTemps*, n° 18, décembre 2006, pp. 37-49.
- Hardt M. & Negri A. (2004), *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte.
- Hardt M. & Negri A. (2000), *Empire*, Paris, Exils.
- Kouvelakis S. (2007), *La France en révolte. Lutte Sociales et cycles politiques*, Paris, Textuel.
- Mattelart A. (2003), *Histoire de la société de l'information*, Paris, La Découverte.
- Negri A. (2006a), *Fabrique de porcelaine. Pour une nouvelle grammaire du politique*, Paris, Stock.

Negri A. (2006b), « Pour une définition ontologique de la Multitude », in Moullier Boutang Y. (coord.), *Politiques des multitudes. Démocratie, intelligence collective & puissance de la vie à l'heure du capitalisme cognitif*, Paris, Éditions Amsterdam, pp. 407-415.